



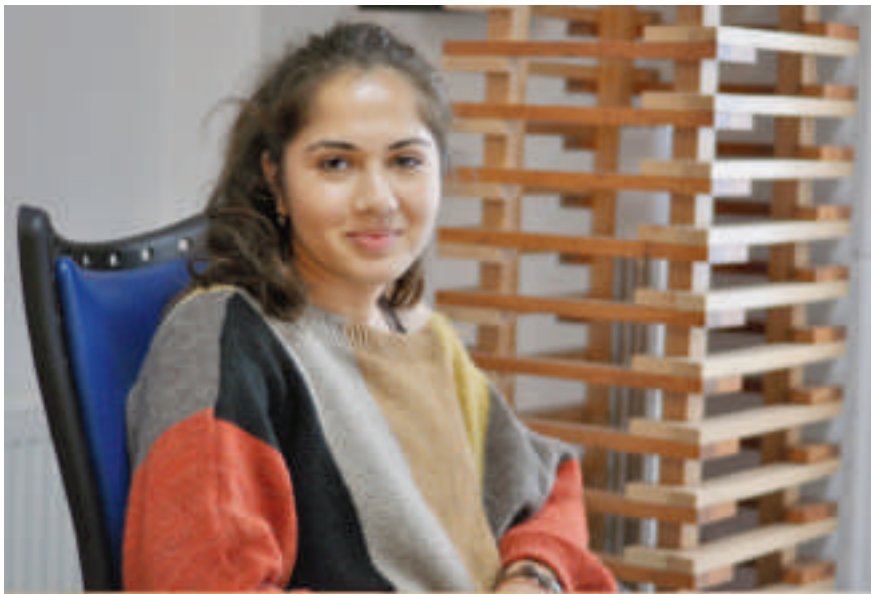
JONAS MERCIER

Cornel Necula : « Nous luttons contre absolument tous les préjugés : ceux qui collent à la peau des Roms comme ceux qu'on a l'habitude d'avoir sur les salons de coiffure. »



D.R.

Damian Draghici : « La discrimination commence à la maison. »



JONAS MERCIER

Alis Gusa : « Je ne ressens plus aucune discrimination dans le milieu académique. »



D.R.

Gelu Dominica : « Mon père m'a toujours dit que, pour réussir, il fallait être deux fois mieux que les non-Roms. »

► Le talent qui affranchit

Cornel Necula

Coiffeur branché

L'expérience est décoiffante, le concept totalement nouveau. Cornel Necula a voulu un salon de coiffure qui fasse le pied de nez à tout ce qui existait jusqu'à maintenant. Ici, pas de magazine « people » dans la salle d'attente, mais les 16 volumes de l'encyclopédie *Britannica* et des magazines de voyage. « Nous luttons contre absolument tous les préjugés : ceux qui collent à la peau des Roms comme ceux qu'on a l'habitude d'avoir sur les salons de coiffure, lâche sans détour le jeune homme. Notre cliente type ? Une femme sans âge, sans formes, sans appartenance ethnique et sans statut social. »

Cornel Necula n'a plus rien à prouver. À 32 ans, il est l'un des meilleurs coiffeurs-stylistes de Bucarest. Le salon qu'il vient de lancer était le nouveau défi dont il avait besoin, à savoir lutter contre toute forme de racisme et de discrimination, ciseaux à la main. « Des clientes sont surprises lorsque je leur dis que je suis rom », dit-il en esquissant un large sourire. Pour cet expert du dégradé, l'intégration n'a jamais posé problème.

Cornel Necula a grandi dans un quartier populaire de la capitale roumaine. Sa mère, coiffeuse, lui transmet le virus. Pendant sa jeunesse, il se fait la main sur ses amis du quartier à qui il coupe les

cheveux gratuitement. Son talent inné et plusieurs formations font le reste. « Quand tu fais quelque chose de bien, tu n'es plus un Tsigane pour les autres, dit-il. Pour la majorité des Roumains, Tsigane veut dire voleur. »

Le salon qu'il vient de lancer était le nouveau défi dont il avait besoin, à savoir lutter contre toute forme de racisme et de discrimination, ciseaux à la main.

Son salon de coiffure, Cornel Necula l'a appelé United Colors et il n'a pas voulu en faire un refuge communautaire. Sur la dizaine d'employés qu'il compte, aucun n'est rom. La décoration est faite de graffitis aux couleurs vives et de messages de tolérance. Dès l'année prochaine, sa petite équipe va organiser des ateliers de formation au métier de coiffeur avec des handicapés. Il multiplie également les événements dans les clubs branchés de Bucarest et profite de ses démonstrations de coiffure pour parler de racisme et de sexisme. « En Roumanie, l'intégration reste difficile car il existe trop de préjugés. Et c'est par l'éducation que les choses changeront », conclut-il.

JONAS MERCIER

PAROLES

SAMUEL DELEPINE,

maître de conférences en géographie sociale à l'université d'Angers (1)

« On veut appliquer aux Roms des spécificités »

« Il est normal de pratiquer une veille attentive à l'égard d'un groupe victime de discrimination. Dès qu'il y a une injustice, il faut réagir. Mais traiter la question de la pauvreté des Roms de manière autonome, avec des programmes qui leur sont spécifiquement réservés, alors que d'autres groupes de population souffrent de pauvreté, revient à ethniciser les politiques publiques et alimenter l'idée de l'existence d'une "question rom". Cela entretient la marginalisation. On veut appliquer aux Roms des spécificités, comme le nomadisme, l'entre-soi, le folklore, la pauvreté, qui sont tout à la fois réductrices et hors norme par rapport au modèle dominant. Ainsi les Roms constituent-ils une population à inclure ou à stigmatiser, selon les circonstances politiques. Certains Roms eux-mêmes s'inscrivent dans ces schémas-là, qui ont un complexe d'infériorité et acceptent l'idée d'un modèle dominant. »

RECUEILLI PAR
MARIANNE MEUNIER

(1) *Atlas des Tsiganes, les dessous de la question rom*, Autrement (2011), 19 €.

► Un pied dans la classe moyenne

Alis Gusa

Étudiante en sociologie

Le jour où elle a annoncé à toute sa classe qu'elle était rom, Alis a ressenti un mélange de honte et de libération. « Un silence pesant s'est fait autour de moi et c'est à ce moment que j'ai décidé que j'allais assumer sans complexe mon identité », lâche la jeune fille aux yeux en amande et aux cheveux attachés en queue-de-cheval.

C'était il y a un an tout juste et Alis était en dernière année de licence d'économie dans une prestigieuse université de Bucarest. Il lui aura donc fallu vingt-deux ans pour assumer pleinement ses origines. « Très peu de gens savent que je suis rom, car jusqu'à maintenant je ne le disais pas. J'ai même parfois menti pour ne pas l'avouer », confie-t-elle.

Alis Gusa vient de commencer des études de sociologie et espère bien se lancer le plus rapidement possible dans la recherche. Elle fait partie de cette nouvelle génération de Roms intellectuels libérés de tous complexes. Cette émancipation n'est toutefois pas synonyme de rupture. En plus de ses études, elle est impliquée dans une association pour le développement des métiers traditionnels des communautés roms. « Moi, je suis totalement assimilée, reconnaît-elle pourtant. Je n'ai jamais

parlé la langue romani et aujourd'hui, le seul lien qui me rattache encore à mon identité rom, ce sont mes grands-parents. »

Originaire d'une petite ville située à une centaine de kilomètres de Bucarest, Alis vient d'une famille de la classe moyenne, bien intégrée dans la société roumaine. Sa mère est assistante dans une pharmacie et son père tient une petite épicerie de quartier. Ce sont eux qui la soutiennent financièrement pendant ses études. « Je pense que l'intégration des Roms

« Très peu de gens savent que je suis rom, car jusqu'à maintenant je ne le disais pas. J'ai même parfois menti pour ne pas l'avouer. »

dépend beaucoup du milieu dans lequel ils se trouvent, explique-t-elle. Quand j'étais petite, j'ai vécu à la campagne et on m'a fait sentir d'une façon très directe et même traumatisante que j'étais rom. Les choses ont changé quand j'ai déménagé en ville et aujourd'hui, je ne ressens plus aucune discrimination dans le milieu académique. »

JONAS MERCIER

(LIRE LA SUITE du dossier page 4.